

En novembre 1961 enfin, il réédite dans la collection des « Études Carmélitaines » et après une minutieuse mise au point son saint Jean de la Croix de 1929. Jusqu'en septembre 1962 il travaille à son bureau, commençant de mettre en chantier un nouveau volume collectif de ses Études sur les problèmes de « l'interdit et la transgression », préparant la publication d'un dernier volume sur sainte Thérèse d'Avila, songeant surtout à rédiger une vie de Mère Marie-Thérèse d'Avignon¹.

C'est au cours de ces travaux que la maladie le mina, puis l'obligea à s'arrêter. Bien des indices laissent deviner qu'il se savait depuis des mois atteint d'un mal incurable. Il lutta jusqu'au bout, traversant de très douloureuses crises d'angoisse cardiaque, mais gardant toute sa lucidité.

Aux premières heures du 16 octobre il passait de ce monde à l'éternité. Depuis le 19 octobre 1962, le corps du Père Bruno de Jésus-Marie repose au cimetière conventuel d'Avon-Fontainebleau.

1. Sur l'évolution proprement personnelle des dernières années du P. Bruno, voir ce qu'en écrit le P. Lucien dans le *Portrait* ci-après, pp. 25-26.

Lucien-Marie de Saint-Joseph, O. C. D.

Plus de vingt-cinq ans de travail en commun aux « Études Carmélitaines » me valent d'être aujourd'hui l'interprète des sentiments que bien d'autres éprouvent en leur cœur en présence de la mort du R. P. Bruno de J.-M.

Il naquit il y a soixante-dix ans, en 1892, à Bourbourg, dans cette Flandre maritime, de la vitalité de laquelle il témoigne. Il en aima jusqu'à la fin la mystérieuse lumière tamisée de brume, qui dérobe la plaine aux regards plus qu'elle ne la montre. Il lui doit sans doute la nature violente et subtile, toute en contrastes, qu'à leur manière les grandes étapes de sa vie, si différentes les unes des autres, manifestent unanimement.

Il était né poète et artiste. A 17 ans, au cours d'une pénible épreuve de santé, il trouve un certain équilibre dans la rédaction de poèmes et dans la passion du violoncelle. Mais en dépit de l'amitié d'un prêtre authentique, il ne reste déjà plus rien d'une première formation chrétienne.

A 19 ans, il est tout entier pris par la terre, ne connaît plus d'autre dieu que l'homme, ni d'autre prophète que Nietzsche.

En 1914, il a 22 ans, quelques mois d'engagement volontaire lui permettent de mesurer l'effondrement de ses rêves humains. Il lit Pascal.

Il a 23 ans quand, par hasard, il découvre l'*Histoire d'une Ame*. Selon sa propre expression, c'est le « coup de foudre ». La Sainte de Lisieux le conduit au Christ. Elle lui donna aussi de trouver un équilibre intérieur où toutes ses puissances contradictoires trouvent leur juste emploi.

1. Allocution prononcée lors des funérailles du R. P. Bruno de Jésus-Marie le 19 octobre 1962, en l'Église de la mission espagnole, rue de la Pompe, à Paris.

Quelques mois après, en pleine guerre, il réalise que Dieu le veut au Carmel. Puis, il entre en relation avec une carmélite qui aura sur lui une profonde influence : Mère Marie-Thérèse du S.-C. du Carmel d'Avignon. Par elle lui viendront de grandes amitiés auxquelles il devra beaucoup : Jacques et Raïssa Maritain, le P. Garrigou-Lagrange, d'autres encore.

En 1921 il prononce ses vœux et est ordonné prêtre en 1924. Presque aussitôt, il est désigné pour la résidence de Paris, rue Scheffer, où se déroulera toute son existence religieuse.

Stimulé par le travail admirable, mais contestable, de Jean Baruzi sur saint Jean de la Croix, il s'attaque à son premier grand ouvrage : La biographie du saint, qui paraît en 1929. Après trente-deux ans, cet ouvrage vient d'être réédité par ses soins : il n'a pas vieilli, plus d'une page en est définitive, il demeure l'ouvrage qui fait autorité en la matière.

Moins de deux ans plus tard, en 1931, paraît le premier volume des « Études Carmélitaines ». Le nom du Père Bruno s'identifiera avec celui du Directeur des « Études Carmélitaines ». C'est l'œuvre de sa vie celle dont tant d'êtres humains lui demeurent reconnaissants.

A la cadence de deux par an, les volumes se succèdent jusqu'à la guerre de 1940, puis reparassent ensuite. En liaison avec ces publications, des Congrès de Psychologie religieuse ont lieu à Avon depuis 1935. Ils portent sa marque et demeurent inimitables.

Puis en 1948, il entre à l'Académie Septentrionale, dont il devient bientôt le Chancelier. Cette nouvelle activité, qui lui vaut de nombreuses relations dans le monde international, n'absorbe pas tout son dynamisme. Une *Madame Acarie, épouse et mystique* était parue en 1937. *La belle Acarie* est de 1942. *La vie d'amour de saint Jean de la Croix* de 1936. *L'Espagne mystique au XVI^e siècle*, de 1946. *Le Sang du Carmel*, de 1954. *Le Livre de l'Amour* de 1960. D'autres travaux étaient en chantier.

« Chère Maman, écrivait-il à 15 ans, veux-tu savoir la définition de ton fils : un imaginaire surmonté d'un cœur sensible, le tout ancré dans un corps de sang. Voilà ce qui fait le vrai poète, ce qui porte à tout. »

Pour être incomplète, la définition dit vrai. D'un de ses héros, il note vers sa vingtième année qu'il « incarnait l'âme panique, l'âme léonine de la Flandre ». L'alliance de ces deux épithètes est révélatrice. Il y avait chez le Père Bruno, la rencontre d'une vitalité capable d'épuiser plus d'un collaborateur, et d'une fragilité qui ne cessa d'inquiéter son entourage dès le seuil de sa vie religieuse. Quelques heures avant sa mort, alors qu'il était miné depuis plus de deux ans par un mal qui ne pardonne pas, il disposait encore de ressources d'énergie surprenantes. D'ailleurs, quand un projet était né de lui, quel que fût son état de santé, il trouvait pour le réaliser des réserves jaillissantes de vie.

Son intelligence entraînait alors en jeu : une intelligence avide. Que n'avait-il pas lu durant son adolescence ? Il éprouva le besoin de fonder sa vie religieuse sur des études solides en philosophie et en théologie. Il était incapable de s'arrêter au médiocre dans ce domaine. Une intelligence toute en intuitions presque hostile à la méthode. Il avait comme l'instinct intellectuel de la vérité. Il n'eut jamais de fichier ; mais sur une feuille quelconque, introuvable pour tout autre que lui sur son bureau, il avait noté une phrase qui donnait l'essentiel d'une réponse, ou le mot typique qui définissait un être. Une intelligence qui avait besoin d'autrui pour entrer en mouvement, du moins au point de départ. La société d'êtres qu'il choisissait à coup sûr, lui donnait de connaître un état de ferveur intellectuelle. C'est ce qui faisait le prix des réunions préparatoires à un congrès ou à la réalisation d'un volume des « Études Carmélitaines ». On ne sait en vertu de quel prodige il découvrait toujours l'homme qualifié.

Il excellait dans le jugement immédiat sur son interlocuteur. Dès que les partenaires choisis étaient réunis, il devenait comme le maître d'un ballet de l'esprit. Aucune règle préétablie ne présidait à la composition d'un volume des « Études Carmélitaines ». Certains le déploraient. Mais il agençait les réalités intellectuelles comme un peintre choisit les couleurs. Il n'y a pas de théorème préalable à la composition d'un tableau. Une nécessité intérieure présidait à ce que l'on peut bien appeler une création. Le résultat était une réalité vivante, une sorte de projection de sa personne, dans ses dons, comme aussi dans ce

qu'il sentait lui manquer et qu'il demandait à d'autres de lui apporter avec un instinct qui ne le trompait pas.

Peut-être faudrait-il préciser que ces réunions étaient au moins autant des rencontres d'amitié dont il était le foyer, que des occasions de travail pour des chercheurs attentifs au même problème.

« Cœur sensible » certes ! il l'était, d'une sensibilité anarchique, aux premières années de sa vie d'adolescent, alternant avec une violence qui pouvait aller jusqu'à la destruction. Sensibilité tumultueuse et inquiète, capable de délicatesses inoubliables et d'exigences tyranniques. Il aimait à s'appeler lui-même « le Lion des Flandres », mais ce lion avait souvent besoin qu'on le rassure comme un enfant perdu. Et il ne le cachait pas.

Sa conversion à 23 ans ne marqua pas seulement l'entrée d'un facteur nouveau dans sa vie, celui de la grâce, mais elle lui permit de découvrir son être intégral et de l'harmoniser comme jamais il n'avait pu le faire jusque-là. La rencontre personnelle avec le Christ lui fit découvrir le vrai visage de l'Amour, cet amour dont il avait tant besoin, mais qu'il avait été si souvent tenté de blasphémer jusqu'alors. L'influence de la Sainte de Lisieux se traduisit par un enrichissement et un équilibre.

Devenu religieux, il connut des affections auxquelles il demeura fidèle comme peu l'ont été. Il était enraciné dans ses affections, tout entier livré à elles, quitte à les préserver comme un jardin fermé.

Cette capacité d'aimer faisait de lui un être ouvert à autrui. Le charme des réunions qu'il animait venait de là. Chacun se sentait libre de s'exprimer en vérité, sans qu'il exigeât jamais qu'on s'alignât sur sa propre pensée. Croyants et incroyants se côtoyaient sans heurt. La vérité était toujours accueillie avec une âme disponible. D'authentiques amitiés ont eu pour point de départ une réunion de travail. Il avait expérimenté les richesses contagieuses d'une ouverture de cœur intégrale à autrui.

Peut-être est-ce pour cela que dans l'intimité il ne cachait pas sa sévérité pour ceux qui, par défiance ou par peur de leur affectivité, se réfugiaient dans un personnage intellectuel ou autre. Il n'avait pas peur d'aimer. Aussi connut-il de très belles amitiés : Pour ne parler que de ceux qui ne sont plus, comment

oublier Camille Bellaigue, Paul Claudel, René Laforgue, Jacqueline Vincent, Étienne De Greef ?

Et puis, il y a le cortège anonyme de ceux et de celles dont il a été le confident et qu'il a su mener à Dieu par des chemins parfois difficiles. Mais c'est là le secret de Dieu.

Il y a eu enfin son amour pour sa famille religieuse. Car il l'a aimée jalousement et ne comprenait guère qu'on ne l'aimât pas. Sans aucun doute c'est cet amour qui lui a inspiré tant de travaux. C'est lui encore qui explique son émotion le jour du 25^e anniversaire des « Études Carmélitaines » quand le Père commun de l'Ordre lui dit la reconnaissance de l'Ordre entier du Carmel.

Non seulement le Père Bruno a beaucoup aimé sa famille religieuse, mais il a eu comme peu d'autres le sens de la mission propre de son Ordre dans l'Église. Il a eu le sens de la relation personnelle de l'être humain avec un Dieu vivant et personnel. Sa conversion a été la rencontre avec une personne vivante : le Christ, « et non avec une idée ou un souvenir refroidi ». Cette rencontre a marqué toute sa vie. Maintenir intact dans l'Église le sens de la Transcendance du Seigneur mort et ressuscité, maintenir notre relation personnelle avec lui à l'abri de toute exaltation sensible comme de tout scepticisme, ce fut sa mission parce que c'est celle de son ordre religieux. Cette mission il la remplit un peu comme un prophète, comme le prophète Élie qui tient une si grande place dans sa synthèse spirituelle.

Rien n'est révélateur comme les notes écrites à ce sujet au moment de sa conversion et qu'il appelle lui-même « soliloques » d'un nom bien évocateur. Sitôt après la rédaction de son saint Jean de la Croix, il prend conscience des exigences que lui crée cette mission dans l'Église. Des exemples qui le touchent de près lui révèlent, vers cette époque, les dangers d'une naïveté spirituelle, meurtrière de la vraie vie. C'est chez les meilleurs, qu'une décision, inconsciente peut-être mais réelle, d'ignorer la nature, provoque des catastrophes dans l'ordre de la grâce. Il faut respecter intégralement l'œuvre de Dieu sous peine de ne pas la respecter du tout.

Une souffrance profonde, éprouvée par sympathie pour des êtres chers, est à l'origine des « Études Carmélitaines ». Il n'y a

rien dans l'Église actuelle qui réponde à ce besoin des meilleurs : rien qui mette en garde contre les contrefaçons. Une lacune grave dans la recherche des rapports authentiques avec Dieu le décide à travailler et à créer ce qui demain, grâce à lui, pour une bonne part deviendra un puissant mouvement de pensée dans l'Église.

Besoin de vérité, de qualité humaine vraie, de surnaturel authentique, voilà ce qui l'inspire. Il cherchera la lumière auprès de ceux qui lui semblent capables de la lui donner, quitte à ce que lui-même leur apporte beaucoup. Les « Études Carmélitaines » et les congrès de psychologie religieuse sont nés de là.

Jusqu'à la mort il demeura fidèle à cet idéal. Peu avant sa mort il adjura un jour un de ses interlocuteurs, d'exhorter les carmes à demeurer humains dans leur recherche spirituelle, attentifs à l'humain, sous peine de compromettre le surnaturel lui-même. Il ne voulait pas que l'on confondît inhumain et surhumain.

Au service de cet idéal il mit les dons que ses vingt ans avaient gaspillés dans une exaltation terrestre : un amour du risque, qui faisait parfois redouter la témérité et une prudence paysanne, j'allais dire : une méfiance terrienne. Une intuition des besoins de l'Église et un courage somme toute assez rare, à divulguer ce qui lui semblait être la vérité, dès qu'elle lui apparaissait telle. Parler de psychologie religieuse en 1935 demandait beaucoup de lucidité courageuse. Il aimait se tenir aux frontières, mais en assurant ses arrières. Accueillant avec sympathie et éclairant avec prudence. Il a fait aimer la vérité, la vérité qui était pour lui une personne vivante : le Christ Jésus.

On lui a reproché parfois une certaine étroitesse dans sa spécialisation. La même attitude peut s'appeler fidélité et conscience de ses limites. Il n'aimait pas la dispersion.

On a parfois regretté chez lui une certaine âpreté à défendre ce qui lui paraissait devoir être défendu. Il se peut. Sur la fin de sa vie, il en prit conscience et avec une loyauté totale, il demanda pardon d'avoir parfois été dur avec autrui. C'est en son nom que je le dis aujourd'hui publiquement.

On aurait préféré parfois une attitude plus ouverte aux

problèmes des autres. Dieu seul est juge. Ce qui est surprenant, c'est que les problèmes qui le préoccupaient jusqu'à l'angoisse parfois, aient pu le laisser libre pour des réalisations aussi fécondes. « J'ai besoin qu'on me rassure » disait-il souvent. Ce n'est pas là le mot d'un sectaire.

Vers la fin de sa vie, et de plus en plus nettement au fur et à mesure qu'il s'approchait du terme, il se produisit chez lui un retour aux sources de sa jeunesse spirituelle et un élargissement de son horizon. Sans doute, faut-il pour une part, en voir le signe dans l'intérêt croissant qu'il porta à l'Académie Septentrionale. L'amour de sa terre natale y était pour beaucoup, un amour de préférence, sans aucune étroitesse. Mais aussi, la joie de s'ouvrir à des contacts humains féconds, mais toujours marqués de gratuité. Le caractère supranational de l'Académie éveillait en lui des échos jamais endormis et les transformait en réalités qu'il excellait à rendre positives. Rarement son amour de l'homme, sa confiance en l'homme, son respect de l'homme ne se manifestèrent comme à l'occasion des rencontres mémorables qui marquaient une réception ou une séance solennelle.

Durant les derniers mois de sa vie (ces derniers mois qu'il eut la consolation de passer rue Scheffer, entouré de soins fraternels auxquels il était si sensible), un apaisement évident fit présager que l'heure de l'achèvement approchait. Il se fit en lui comme une synthèse plus sereine de tout ce que Dieu lui avait donné depuis sa conversion. Il travaillait à une biographie de Mère Marie-Thérèse d'Avignon. Elle avait joué un tel rôle dans sa propre évolution spirituelle que, dans le calme du soir, il fut amené à revoir dans le détail tout son propre itinéraire spirituel. Il le revécut avec intensité. Il revécut peut-être surtout les mois décisifs de sa conversion sous l'influence de Thérèse de l'Enfant Jésus, antérieurement à ses relations avec Mère Marie-Thérèse. En dépit d'un fond d'inquiétude qui demeurait, il retrouva là, comme le roc solide de l'appel personnel de Dieu. On le trouvait, des jours entiers, plongé dans les documents de cette époque. Peu à peu, la paix grandit. Une lucidité courageuse sur lui-même lui fit voir et accepter tout ce qui lui avait manqué, tout ce qu'il se reprochait aussi, sans chercher aucune

échappatoire, ni aucune compensation tranquillisante. Il assumait vraiment sa vie devant Dieu et à l'étonnement de plus d'un, il demanda lui-même l'Extrême Onction, plusieurs semaines avant sa mort.

Il eut encore des heures difficiles. Mais il se reprenait et connaissait des moments de paix où il se confiait et s'exprimait comme jamais auparavant il ne l'avait fait, sans passion. Un observateur attentif ne pouvait s'y tromper : il allait vers Dieu, porté par la même grâce qui l'avait arraché au pessimisme nihiliste de ses vingt ans.

Longtemps, au prix d'efforts considérables, il célébra la messe, assis dans son fauteuil, jusqu'à quelques jours de sa mort. Il était heureux de pouvoir la célébrer. Jusqu'au dernier jour il communia, regrettant de ne pouvoir être présent à Dieu comme il l'aurait désiré.

Le 15 octobre, fête de sainte Thérèse d'Avila, fut sa dernière journée entière sur cette terre. Il était attentif à ceux qui l'entouraient. Dans une évidente lucidité, il ne manifestait plus d'angoisse tyrannique. Affectueux, répondant aux invocations qu'on lui suggérait, reconnaissant des soins qu'on lui prodiguait avec tant de dévouement. Son dernier mot à son Provincial qui lui annonçait qu'il allait célébrer, ici-même, en ce soir de sainte Thérèse, la Messe de la Sainte Mère, à ses intentions, fut pour murmurer : « Notre Mère Sainte Thérèse »...

Un peu plus tard, ses derniers mots intelligibles furent : « Merci à tout le monde. »

En un jour comme celui-ci, tout le monde lui répond : « Merci à vous, Père Bruno. »

Dieu a son secret. Le Père Bruno l'a bien servi, ainsi que l'Ordre du Carmel.

Il écrivait en 1945 : « Il me semble être plus proche de Dieu qu'il y a vingt-cinq ans. » Prions, confiants, qu'il est désormais proche de Dieu pour toujours.

Les « Études Carmélitaines » furent fondées en 1911 par le R. P. Marie Joseph du S. C. Elles portaient alors pour sous-titre : « Historiques et critiques ».

Elles connurent une certaine vitalité durant quelques années, mais ne tardèrent pas à décliner. Plus d'une fois le Père Bruno fit allusion à la visite qu'il rendit au Directeur des « Études Carmélitaines », pour entendre de lui la confidence qu'il ne restait que 17 abonnés à la Revue.

C'était en 1930. — Dès 1931 paraissait le premier fascicule de la nouvelle série des « Études Carmélitaines » : *Mystiques et Missionnaires*.

Dès cette époque, avec un jugement d'historien et de théologien d'une sûreté étonnante, le R. P. Chenu, Maître des Études au Saulchoir, écrivait ces lignes dans le *Supplément de la Vie Spirituelle* (1^{er} juillet 1931) :

Si les Études Carmélitaines changent de vêtement et se parent d'une typographie toute fraîche, c'est que, en vérité, avec une formule précise et sur des objets homogènes et amples à la fois, elles transforment la traditionnelle revue en ce solide instrument de travail que requiert désormais toute étude des doctrines spirituelles.

Des faits nouveaux incitaient à une telle mise au point. Qu'un saint Jean de la Croix, par exemple, soit désormais docteur de l'Église, voilà qui d'emblée classe officiellement maints problèmes spirituels, psychologiques, humains, au premier plan des hautes préoccupations des savants et des simples, des docteurs et des praticiens, des historiens et des apôtres. Et puisqu'il est, avec sainte Thérèse, le plus beau fruit du Carmel, c'est tout le capital religieux d'une famille illustre dans l'Église qui, à titre redoublé, s'offre à l'exploitation. On se réjouira que de